

**RYAN DAVID JAHN**

# La tendresse de l'assassin

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Vincent Hugon



actes noirs  
*ACTES SUD*



## “ACTES NOIRS”

### LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Andrew était encore un nourrisson quand sa mère fut froidement abattue sous ses yeux à Dallas, en 1964. Pourtant, il se souvient avec une précision déconcertante de ce jour fatidique – l'intrusion d'un homme dans la maison, les coups de feu, les corps de sa mère et de son amant gisant sur le sol –, et l'identité de l'assassin ne fait pour lui aucun doute.

Vingt-six ans plus tard, l'heure de la vengeance a sonné. S'il veut tirer un trait sur son passé, Andrew n'a pas le choix, il doit retrouver et éliminer le responsable de ce drame : son propre père, Harry, ex-tueur à gages, désormais libraire à Louisville, remarié et vivant sous un patronyme d'emprunt.

Mais l'irruption d'un privé menaçant de révéler sa véritable identité et celle d'Andrew va mettre en péril cette nouvelle vie chèrement acquise, et contraindre Harry à sortir de sa retraite pour faire taire le maître chanteur.

Acceptant de faire équipe avec son fils et de l'initier au métier de tueur, Harry est loin de se douter qu'il s'engage avec Andrew dans un jeu à la vie à la mort.

RYAN DAVID JAHN

*Ryan David Jahn est né en Arizona en 1979. Il vit aujourd'hui à Louisville, dans le Kentucky, avec sa femme et ses deux filles.*

*Après De bons voisins (2012), Emergency 911 (2013) et Le Dernier Lendemain (2014), La Tendresse de l'assassin est le quatrième roman de Ryan David Jahn à paraître dans la collection "Actes noirs".*

DU MÊME AUTEUR

*DE BONS VOISINS*, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 86.

*EMERGENCY 911*, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 113.

*LE DERNIER LENDEMAIN*, Actes Sud, 2014.

Photographie de couverture : © Roberto Pastrovichio / Arcangel Images

Titre original :

*The Gentle Assassin*

Éditeur original :

Pan MacMillan, Londres

© Ryan David Jahn, 2014

© ACTES SUD, 2016

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-06748-9

RYAN DAVID JAHN

La tendresse  
de l'assassin

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Vincent Hugon

*ACTES SUD*



*À Jessica Alt Jahm.*

*“Et malgré tout, as-tu eu ce que tu  
voulais, dans la vie ?*

*— Oui.”*

*Grâce à toi, elle en vaut la peine.*





EXTRAIT D'“ÉTUDE SUR L'ASSASSINAT”,  
MANUEL DISTRIBUÉ AUX AGENTS DE LA CIA

On pense que le mot “assassinat” tire son origine de “haschich”, une drogue assimilable à la marijuana dont se serait servi Ḥasan-i Şabbāh pour stimuler la ferveur de ses partisans chargés de commettre des meurtres de nature politique ou autre, la plupart du temps au prix de leur propre vie.

Il sera utilisé ici pour décrire l'exécution préméditée d'une personne ne relevant pas de la juridiction légale du tueur, n'étant pas préalablement détenue par celui-ci et dont la mort est décidée par un réseau de résistance ou un individu à qui elle est profitable.

L'assassinat est une mesure extrême qui, en temps normal, n'a pas cours dans le cadre d'opérations clandestines. Il convient de partir du principe qu'aucune instance militaire américaine ne saurait l'ordonner ou l'autoriser, même si dans de rares circonstances il peut être admis que des agents d'un service secret allié y aient recours. Cette réticence découle, entre autres, des risques inhérents à toute communication écrite. Un ordre d'assassinat ne saurait être couché sur le papier ou enregistré. Par conséquent, le choix d'user de ce procédé s'effectuera presque toujours sur le terrain, au plus près de l'action. La décision et les instructions ne devront être connues que du strict

minimum de personnes. Dans l'idéal, une seule. La rédaction de tout rapport est exclue ; les faits seront la plupart du temps couverts de façon suffisante par les organes de presse traditionnels, dont les communiqués seront accessibles à toutes les parties concernées.

D'un point de vue moral, le meurtre est injustifiable. On peut invoquer la légitime défense si la victime détient des renseignements dont la divulgation serait susceptible d'entraîner la destruction d'un réseau de résistance ou la mort d'un individu. On peut considérer l'assassinat de responsables d'atrocités ou de représailles comme un juste châtement. On peut tenir pour nécessaire l'élimination d'un dirigeant politique dont la montée en puissance constitue un danger manifeste et immédiat pour la cause de la liberté.

Mais il est rarement possible de recourir à l'assassinat avec la conscience tranquille. Âmes sensibles, s'abstenir.

I

MUE

*Pour la plupart des hommes, le dernier  
soupir de leur père est un second souffle.*

SAMUEL BUTLER



## PASSÉ

*Il se range le long du trottoir et coupe le moteur de la Chevrolet Impala avant de jeter un coup d'œil au rétroviseur. Une voiture de police s'encadre dans le miroir, l'emplit, en déborde. Il l'a remarquée il y a près d'un kilomètre et demi, trois véhicules derrière lui, et il craint d'être suivi, même s'il n'y a aucune raison qu'il le soit. Ce n'est pas le précédent propriétaire de la voiture qui risque d'avoir prévenu la police.*

*Il est déjà mort.*

*Cela dit, il l'ignore encore. La mort est seulement en passe de le rattraper, comme elle finit toujours par rattraper chacun.*

*Mais non, il n'aurait jamais appelé la police ; il est des gens qui voient la police comme l'ennemi, que la simple proximité d'un uniforme bleu rend nerveux, et le précédent propriétaire de cette voiture est de ceux-là depuis des années.*

*Il n'est pas en très bons termes avec les représentants de la loi.*

*Et de toute façon, peut-on vraiment voler la propriété d'un mort ? Qu'importe si ce cadavre bouge encore. Sous peu, il sera réduit au silence et à l'immobilité. Et où qu'ils aillent, les morts y vont nus, ils n'emportent rien. Pas même l'amour. Peut-être, d'ailleurs, est-ce plus sage. Les biens matériels et les liens affectifs peuvent être un fardeau. Ils créent des responsabilités, et les responsabilités sont lourdes à porter,*

même quand vous les acceptez de bon gré. Elles pèsent sur vous à votre insu, telle la pression atmosphérique.

*Il va faire une fleur à cet homme. Il va le décharger.*

*Il allume une cigarette et souffle un jet de fumée par la fenêtre ouverte.*

*La voiture de police revient. L'officier au volant lui adresse un regard, un signe de tête.*

*Il porte une main gantée de cuir au bord de son feutre, avant de se rendre compte, trop tard, qu'un flic pourrait juger étrange d'avoir des gants fin mai. Mais le policier n'y regarde pas à deux fois – il ne fait pas attention à ce détail, ni à son nez récemment cassé, tordu, enflé, rose de sang fraîchement essuyé, ni à la plaie sur le côté de sa tête, au milieu de ses cheveux eux aussi ensanglantés –, il n'a pas la moindre réaction et la voiture de patrouille poursuit simplement son chemin.*

*Il sort dans la vive lumière du matin, transpirant dans son costume marron, ses sous-vêtements en coton collés à la peau. Une ribambelle de maisons quasi identiques s'étire le long de cette rue de banlieue, sous le soleil blanc de Dallas semblable à un trou percé dans le bleu du ciel pour laisser passer le jour. Les pelouses ont l'air peintes en vert. Sous les vérandas, des balancelles oscillent au vent en grinçant. Des marelles estompées dessinées à la craie quadrillent le trottoir. Même les paillasons sont accueillants.*

*La planque idéale pour un criminel endurci. Personne n'irait le soupçonner.*

*Il jette un coup d'œil vers la droite, regarde la voiture de police disparaître au coin de la rue – adieu les ennuis –, puis contourne le véhicule et ouvre le coffre. D'une pichette, il expédie sa cigarette sur la chaussée. Il se saisit d'un petit bidon d'essence. Le carburant clapote à l'intérieur : il en reste environ la moitié.*

*Il traverse la rue déserte, se dirige vers l'une des maisons. Il gravit trois marches en béton. Il s'arrête devant la porte*

d'entrée peinte en bleu et saisit la poignée, qui tourne sans résister. Même si, dans le cas contraire, ça n'aurait rien changé : il a les clés, il les a seulement laissées dans la Chevrolé. Il prend le gros revolver à sa ceinture et pénètre à pas de loup dans le hall carrelé, sur ses gardes, prêt à faire usage de son arme. Mais tout est silencieux, paisible. Il ferme les paupières et s'imprègne du calme, s'en emplît. Sur la paroi interne de son crâne, il projette en grandes lettres blanches, dans le noir, le mot SILENCE.

À sa gauche, au fond d'un long couloir, un bruit.

Il caresse de son pouce ganté le chien du revolver, puis s'avance dans cette direction.

Ses pas sont presque inaudibles, c'est à peine si le talon de ses bottes en alligator produit un bruissement sur la moquette.

À sa gauche, une porte fermée. Il la pousse. Personne, rien que des meubles : une pièce tapissée de livres, deux fauteuils à oreilles, une table basse sur laquelle trônent un verre de scotch vide maculé d'empreintes et une bouteille de Glenfiddich.

À sa droite, une porte ouverte donne sur une salle de bains plongée dans la pénombre.

Son reflet dans la glace au-dessus du lavabo le fait sauter, mais il se reconnaît presque aussitôt et c'est tout juste si sa main se crispe sur son arme.

Il continue jusqu'au bout du couloir, où une troisième porte est elle aussi ouverte.

Je choisis la porte n° 3.

Très bien, monsieur, voyons ce que vous avez gagné !

Divers sons s'échappent de la pièce : des tiroirs qui s'ouvrent et se referment, un bébé qui pleure, des paroles affolées – "Dépêche-toi, nous n'avons pas beaucoup de temps !"

C'est un fait : ils n'en ont même plus du tout.

Il se campe sur le seuil.

*Un homme et une femme remplissent avec précipitation une valise ouverte sur un grand lit défait. À côté, une mallette noire. Dans le coin, au fond d'un lit à barreaux, un nourrisson aux yeux rougis et au nez dégoulinant de morve, les poings serrés de rage.*

*Il reste là, il attend qu'on le remarque.*

*Ça ne tarde pas. L'homme redresse la tête, l'aperçoit, ébauche un geste vers l'arme sur la table de chevet à sa droite – un pistolet automatique –, mais sa main n'a pas le temps de s'en approcher.*

*Parce que lui, sur le seuil, s'empresse de lever son propre flingue, son revolver, arme le chien et appuie sur la détente.*

*La tête de l'homme bascule violemment vers la droite, comme si on venait de l'assommer avec une batte de baseball invisible – admire un peu la frappe, connard ! –, du sang coule de sa chevelure derrière sa tempe, le long du favori, puis de la mâchoire et goutte sur l'épaule gauche de sa chemise blanche.*

*L'homme s'écroule.*

*La femme se met à hurler.*

*Il l'abat dans la foulée, lui loge un projectile en plomb tiré à plus de trois cents mètres par seconde dans le front. La tête de la femme se renverse brusquement en arrière, comme un distributeur de bonbons PEZ – une friandise, gamin ? –, et ses hurlements cessent.*

*Il laisse tomber par terre le revolver qui a rempli sa fonction et s'avance jusqu'au lit. Il ouvre la mallette, en inspecte le contenu, sourit. Il la referme, l'empoigne, puis entreprend d'asperger le sol d'essence. Les vapeurs le font larmoyer. L'odeur forte lui brûle les narines.*

*Le bébé continue à vagir.*

*Il l'ignore, ou du moins il essaie, regagne la porte d'entrée à reculons en vidant le reste de carburant – des écailles de rouille flottent dedans – puis envoie balader le bidon*



*qui heurte le sol et sonne comme une cloche fêlée. Il craque une allumette, la regarde brûler. La flamme noircit le bois blond. Avant qu'elle puisse atteindre ses doigts tachés de nicotine, il lâche l'allumette. L'essence s'embrase dans un souffle, illuminant l'intérieur de la maison.*

*Il ressort au soleil, la mallette à la main, le crâne résonnant des pleurs du bébé, et traverse la rue jusqu'à la Chevrollet.*

*Derrière lui, la maison brûle.*

*Il tâche de chasser de ses pensées les hurlements de cet enfant innocent, trop jeune pour représenter un problème, mais ils persistent.*

*Il tâche de ne pas se retourner. Mais bien sûr, il finit par le faire.*

*L'espace d'un moment, il contemple les flammes orange qui ondulent derrière les vitres de la chambre, évoquant une bougie à l'intérieur d'une citrouille d'Halloween, puis il se dirige vers la maison. Il a la ferme conviction qu'il regrettera sa décision, mais c'est plus fort que lui. En dépit de ce qu'il est, une part de vulnérabilité subsiste en lui et il ne peut supporter les cris d'un enfant encore trop jeune pour parler.*

*D'autant que ledit enfant est certainement le sien.*

## PRÉSENT

### 1

Andrew sortit dans l'air tiède de la fin de journée et claqua la porte derrière lui. Il entendait encore la voix assourdie de Melissa en colère, mais il fit abstraction de ses jurons étouffés et descendit les marches en béton menant au parking à l'arrière de leur immeuble. Le temps qu'il ait rejoint sa voiture – une MGB GT vieille de vingt-deux ans, qui avait quitté la chaîne de production l'année où Nixon avait été élu président pour la première fois –, Melissa avait été réduite au silence par la distance. Il se laissa choir sur le siège du conducteur, tourna la clé de contact, fit jouer l'accélérateur. Le moteur rugit.

Andrew demeura assis là, sans bouger, les deux mains serrées sur le volant, les yeux dans le vague. Il poussa un soupir.

Encore deux semaines auparavant, il aurait cru la chose impossible. Et voilà qu'elle était soudain réalité – tout ça à cause d'un vieux monsieur qui avait fait une crise cardiaque et d'une liasse de lettres dissimulées au fond d'une commode. Andrew aurait presque préféré ne jamais les avoir découvertes : depuis qu'il avait innocemment mis la main sur ce paquet d'enveloppes

retenues par un élastique, sa vie était sens dessus dessous et il était lui-même tout retourné. Mais c'était fait et il ne pouvait fermer les yeux sur leur contenu. Trop de questions demandaient réponse. Des questions qu'il se posait depuis des années.

Il quitta sa place de parking en marche arrière et s'engagea dans la rue. Il alluma la radio et conduisit sans penser. Lorsqu'il parvint à destination, un quart d'heure plus tard, il n'avait aucun souvenir du trajet. S'était-il arrêté aux feux rouges ? Il n'en savait rien. Avait-il apprécié les morceaux diffusés à la radio ? Il ne s'en souvenait même plus. À la place qu'aurait dû occuper le parcours dans sa mémoire, il n'y avait qu'un vide, un trou noir.

Mais ça n'avait rien d'inédit : son passé était une bibliothèque dont des rayons entiers étaient garnis de volumes vierges. Lorsqu'on en prenait un pour le feuilleter, il ne comportait que des pages blanches du début à la fin.

Andrew se rangea le long du trottoir et coupa le moteur. Par la fenêtre côté passager, il considéra la façade décrépite du Poisson Assoiffé. Un non-initié aurait pu croire que l'établissement avait mis la clé sous la porte depuis des lustres – les vitres étaient peintes en noir, la porte close, l'enseigne lumineuse éteinte –, mais Andrew savait à quoi s'en tenir, si bien qu'il descendit de voiture, prit pied sur le trottoir moucheté de chewing-gums et entra.

Dans tout autre bar, on lui aurait demandé une pièce d'identité sitôt la porte franchie – n'importe quel passant dans la rue l'aurait pris pour un adolescent maigrelet de seize ou dix-sept ans, avec ses Converse sales, son jean déchiré et son t-shirt, sa tignasse blonde en bataille et sa coupe Supercuts bon marché, ses yeux bleus perçants et ses joues encore marquées de cicatrices roses d'acné –,

mais on le connaissait au Poisson Assoiffé et l'on savait donc qu'il ne fallait pas s'arrêter aux apparences. Car malgré ses cinquante-quatre kilos pour un mètre soixantedix, il avait dix ans de plus qu'on lui en aurait donné.

Il s'attarda à l'entrée, passant en revue les autres clients, les paupières plissées, le temps que ses yeux s'ajustent à la lumière dans la salle (ou plutôt, à son absence : il y faisait bien plus sombre qu'au-dehors, en ce début de soirée) et que les visages recouvrent leur netteté, émergent de l'ombre telles, de l'onde, de pâles créatures marines rondes. Mais il ne vit pas celui qu'il cherchait.

Il consulta sa montre calculatrice et constata qu'il avait une dizaine de minutes d'avance. Il commanda une bière et l'emporta jusqu'à une table inoccupée dans un coin. Le plateau était marbré de traînées humides et avait l'odeur de moisi d'un torchon de bar qui sert depuis des jours. Andrew but une gorgée, reposa son verre, s'essuya la bouche du revers de la main, puis s'essuya la main sur son jean. Il fixa la porte, l'estomac noué.

Ce n'était pas tous les jours qu'on avait une chance de retrouver le meurtrier de sa mère.

Surtout que dans son cas, il s'agissait aussi de son père.

Andrew était dans la pièce au moment où c'était arrivé. Il n'avait que dix-huit mois et il était bien trop jeune pour en avoir conservé le moindre souvenir – et pourtant, il lui semblait se remémorer les faits. Peut-être se leurrait-il. Il avait la certitude qu'au moins un de ses souvenirs d'enfance était faux, alors qu'il était aussi clair dans son esprit que la salle dans laquelle il se trouvait. Le temps ne l'avait ni altéré ni émoussé.

*Il a sept ans, il se réveille et il s'aperçoit qu'il lévite au-dessus de son lit, les draps et les couvertures drapés autour de lui, comme pendus à une branche. Il les repousse et laisse la gravité s'en emparer. Ils tombent en tas sur le matelas*

*au-dessous de lui. Le plafond est tout proche, à moins d'une trentaine de centimètres de son visage. Il distingue la texture et les fines craquelures du plâtre. Il prend appui dessus, se propulse à travers l'espace, nage hors de sa chambre, flotte dans le couloir. L'air est frais et pur et il fait sombre, mais pas au point de ne pas voir. Aucun détail ne lui échappe. Il pénètre dans la salle à manger, survole la table et la coupe de fruits posée dessus. Les couleurs sont vives, éclatantes. S'il voulait, il n'aurait qu'à tendre le bras pour cueillir une pomme dans la coupe, mais il n'en a pas envie. Il se contente de fuser à travers la pièce et de rire, voltigeant gracieusement d'un mur à l'autre sans effort. Il se sent merveilleusement bien, libre, euphorique.*

C'était la seule fois où il se rappelait avoir éprouvé cette sensation, ce sentiment d'absolue liberté, mais ce souvenir n'était pas réel et ne pouvait l'être, car il était truffé d'impossibilités. Andrew le savait, et malgré ça, l'impression de réalité persistait. Elle persistait, parce que cet épisode lui faisait l'effet d'un souvenir, pas d'un rêve ni d'un fantasme, et l'on ne se souvenait pas d'événements qui ne s'étaient jamais produits.

Pourtant, c'était manifestement le cas.

De sorte que ses souvenirs du meurtre de sa mère étaient peut-être faux aussi. Peut-être reposaient-ils uniquement sur les descriptions des articles de journaux qu'il avait épluchés bien des années plus tard, penché sur un lecteur de microfilms à la bibliothèque publique.

Et même si l'épisode était assez traumatisant pour être resté gravé, incrusté dans son cerveau, rien ne garantissait que sa mémoire soit fiable. Il avait un jour entendu à la radio que, chaque fois qu'on se remémorait un événement, on se le rappelait tel qu'on s'en était souvenu pour la dernière fois et non tel qu'à l'origine. Le type, un scientifique qui parlait de ses recherches, avait comparé la mémoire à

une vieille cassette vidéo : chaque fois qu'on se remémorait quelque chose, expliquait-il, ça revenait en fait à effectuer un nouvel enregistrement par-dessus le précédent, si bien qu'au fur et à mesure la qualité se détériorait. Des erreurs, de fausses informations s'introduisaient dans les souvenirs. L'état d'esprit du moment influençait la façon dont on les appréhendait et pouvait même les modifier. Une voiture bleue devenait verte. L'herbe se changeait en goudron. La pluie remplaçait le soleil.

Il était donc possible que ses souvenirs du meurtre soient faussés. Cependant, il en doutait. Il savait qu'il ne pouvait avoir volé, parce qu'au-delà des impossibilités, la scène remémorée était trop limpide. Aucun de ses véritables souvenirs d'enfance n'était aussi net. Ce n'étaient guère plus que des séquences grenues et rayées pleines de zones d'ombre. Il en était ainsi pour la mort de sa mère.

Ce qui suggérait l'authenticité.

Il but une autre gorgée de bière et fixa le mur, sur lequel il revit, comme projeté, son propre passé, son premier et plus ancien souvenir.

*Il est assis dans un lit à barreaux en bois, vêtu d'un simple lange. L'une des épingle de sûreté s'est défaite et lui pique la jambe. Il pleure, il appelle sa mère pour qu'elle le soulage, qu'elle le serre contre elle. Mais elle n'en fait rien. Au lieu de ça, elle se dépêche de remplir une valise. Un homme qui n'est pas le papa d'Andrew l'aide, lui parle, mais Andrew ne comprend presque rien à ses paroles. Tout ce qu'il saisit, c'est que quelque chose ne va pas. L'homme a l'air effrayé et sa mère aussi. Andrew le sent, même sans comprendre ce qu'ils disent. Puis son papa apparaît dans l'embrasure de la porte. Il reste planté là un bon moment. Andrew pleure, pleure – pourquoi maman ne le serre-t-elle pas contre elle ? Enfin, papa tend le bras et dans sa main*

*il a un gros objet bizarre, noir et en métal. Un grand “pan” retentit. Il provient de l’objet que tient papa, et sa main se relève d’un coup. L’homme qui n’est pas papa tombe par terre. Maman crie. Elle crie très fort. Peut-être que le bruit lui a fait peur; Andrew ne sait pas, en tout cas, il lui a fait peur à lui, et les cris de maman, affolés, incontrôlés, lui font peur aussi, le font pleurer encore plus fort. Puis une autre détonation et maman arrête de crier. Elle tombe par terre. Papa verse quelque chose sur la moquette. Ça sent mauvais et ça gêne Andrew pour respirer. Les vapeurs lui piquent le nez. Ses yeux coulent. Papa sort à reculons de la chambre. Quelques instants plus tard, les flammes entrent. Elles se ruent par la porte, courent sur la moquette. Brûlantes et terribles, elles encerclent Andrew. Il n’a jamais ressenti une chaleur pareille, jamais eu aussi peur. Pourquoi maman ne se lève-t-elle pas ? Pourquoi ne vient-elle pas vers lui ? Pourquoi ne le serre-t-elle pas contre elle pour l’emmener loin de là ? Ce n’est pas le moment de dormir. Il pleure pour l’appeler, il pleure de toutes ses forces, il agite ses petits poings, mais elle ne bouge pas. Puis papa revient. Il s’avance à travers le feu et la fumée, serre Andrew contre lui. Il l’emporte au milieu des flammes, de la suie et de la puanteur de choses qui brûlent alors qu’elles ne sont pas faites pour ça. Il l’emporte hors de la maison, dans la lumière, l’air pur et la chaleur du jour. Le ciel est très bleu. Une brise d’été tiède souffle sur la peau d’Andrew.*

C’était là que s’achevait son souvenir – le seul qu’il avait de son père – sous le soleil qui brillait. Puis sur l’écran de sa mémoire, le noir se faisait et la lumière ne revenait pas avant ses trois ou quatre ans, alors qu’il vivait déjà chez ses grands-parents, parce que sa mère était morte et son père sans doute aussi – du moins, disparu.

Andrew se félicitait qu’il soit revenu le chercher, ça signifiait que son père n’était pas complètement inhumain,

en dépit de ses actes, mais il ne parvenait pas à lui pardonner. Ni les faits en eux-mêmes, ni d'avoir laissé derrière lui un fils qui rappelait à tout le monde un tueur sanguinaire. De son amour de l'histoire à sa façon de marcher ou de fermer les yeux sous le coup de la colère, et jusque dans ses intonations et ses inflexions, tous ceux qui avaient connu son père – ses grands-parents, son oncle Burt – disaient qu'Andrew lui ressemblait beaucoup. À tel point qu'il avait fini par se sentir responsable de ce meurtre qu'il n'avait pas commis et même par se détester. Après tout, n'était-il pas la réplique de cet homme qu'il haïssait ?

Il aurait voulu retrouver son père, le regarder dans les yeux. Il ignorait pourquoi, ce que ça pourrait lui apporter ou comment il réagirait face à lui, mais il savait qu'il en avait besoin. Or, la chose avait longtemps semblé impossible. Son père s'était volatilisé. Il existait bien quelques documents d'archives sur lui – en 1955, il avait été inculpé pour complicité de meurtre, puis relaxé ; en 1957, il avait été incarcéré pour agression sur la personne d'un policier ; entre 1960 et 1963, plusieurs articles faisaient état de liens avec le crime organisé dans le Sud-Ouest des États-Unis et de suspicions à son encontre dans plusieurs homicides – mais du jour où la mère d'Andrew était morte, vingt-six ans auparavant, Harry Combs avait cessé d'exister, il s'était évaporé de la surface de la planète, remplacé par un volume d'air équivalent.

Peut-être était-il enterré quelque part sans sépulture. Ç'aurait été fidèle à l'existence qu'il avait menée. Mais Andrew aurait voulu en avoir la certitude et ça paraissait exclu.

Toutefois, à mesure qu'il se façonnait sa propre vie, il s'était peu à peu désintéressé de son père. Il avait étudié



l'histoire des États-Unis pendant trois ans à Long Beach, à l'université d'État de Californie, avant de lâcher la fac et de dégoter un boulot dans le bâtiment qui le satisfaisait plus qu'il ne s'y serait attendu, car il en retirait un sentiment de fierté que ne lui procuraient pas les activités intellectuelles. Lorsqu'il passait devant une maison qu'il avait contribué à construire, il avait l'impression d'avoir vraiment accompli quelque chose : la preuve en était là, sous ses yeux, elle occupait concrètement l'espace. Il avait rencontré une fille du nom de Melissa et ils avaient emménagé ensemble. Il avait acheté une bague de fiançailles à cinquante dollars dans un supermarché K-Mart, lui avait fait sa demande. Elle avait accepté et, malgré leurs précautions, elle était tombée enceinte presque immédiatement. Mais ils n'étaient pas prêts – à eux deux, ils gagnaient à peine assez pour boucler les fins de mois ; si Melissa devait quitter son travail pour s'occuper d'un bébé, ils se retrouveraient à la rue. À l'issue de longues discussions tard dans la nuit, ils s'étaient donc résignés à un avortement. Ça avait été difficile, Melissa avait beaucoup pleuré ensuite (elle avait envie de cet enfant, même si elle avait conscience que ce n'était pas le bon moment), mais leur couple n'en avait pas souffert. Ils avaient continué à vivre ensemble et à s'aimer, toujours fiancés, sans se soucier de fixer une date de mariage.

Cette existence ne correspondait à aucune de celles qu'Andrew s'était imaginées dans son enfance, mais elle était agréable et elle lui convenait.

Jusqu'à la semaine précédente, où son grand-père avait fait une crise cardiaque et où tout avait changé.

Andrew avait grandi à Buena Park, en Californie, élevé par ses grands-parents paternels. Il ne savait pas vraiment comment il avait atterri chez eux – ni l'un

ni l'autre n'étaient très causants, en particulier lorsqu'il s'agissait d'évoquer des sujets douloureux (quand l'un de ses cousins était mort dans un accident de la route, alors qu'Andrew avait dix ans, ses grands-parents lui avaient fait enfiler ses habits du dimanche et l'avaient simplement emmené à l'enterrement sans plus de précisions) —, mais ils étaient sa plus proche famille, car les parents de sa mère étaient décédés. Aussi, lorsque sa grand-mère lui avait téléphoné de l'hôpital pour l'informer de la situation et le prier d'aller récupérer quelques affaires chez eux, il avait bien sûr accepté et s'était immédiatement mis en route.

Son grand-père était mort pendant qu'Andrew remplissait un sac de voyage, mais il ne l'avait appris qu'à son arrivée à l'hôpital. Il s'était rendu aux toilettes, il avait cogné dans les murs, arraché un distributeur de serviettes en papier, puis il avait pleuré face au miroir. Il avait pensé que le seul homme dans sa vie, celui qui l'avait élevé, n'était plus de ce monde et il avait repensé à ce qu'il venait de trouver dans la commode de ce dernier — la preuve que son père, qu'il croyait mort depuis des années, était en fait vivant.

Car tandis qu'il préparait le sac, il était tombé sur une liasse d'enveloppes. Elles étaient cachées au fond d'un tiroir, derrière plusieurs paires de chaussettes roulées en boule.

Sans réfléchir, il avait retiré l'élastique qui les retenait et les avait examinées. L'adresse de l'expéditeur ne figurait sur aucune, mais d'après le cachet de la poste, elles avaient toutes été envoyées de Clarksville ou de New Albany, dans l'Indiana. Il y en avait vingt-cinq au total. La plus ancienne remontait à 1965, la plus récente à l'année précédente. Il avait ouvert la première et en avait extrait une lettre jaunie tapée à la machine.